

Berque, Augustin (1986) *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris, Gallimard, 314 p.

Bernard Bernier

Volume 31, numéro 82, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021859ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021859ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, B. (1987). Compte rendu de [Berque, Augustin (1986) *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris, Gallimard, 314 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 31(82), 104–106. <https://doi.org/10.7202/021859ar>

beaucoup plus intensive. L'auteur attribue ces ajustements aux forces économiques parfois amplifiées par des politiques gouvernementales. Deux articles portent sur l'Ontario. L'un aborde la mortalité infantile de 1940 à 1981 sur une base géographique comparative. L'autre étudie la géographie sociale du comté d'Essex en 1851-1852 et insiste sur les facteurs ethniques et socio-culturels du peuplement et du développement. Quatre contributions traitent de géographie physique. D'autres sont de portée générale comme celle de David Knight sur les minorités et l'autodétermination. Bref, pour reprendre un élément de son titre, ce volume est une mosaïque.

Ludger BEAUREGARD
Département de géographie
Université de Montréal

BERQUE, Augustin (1986) *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris, Gallimard, 314 p.

Cet ouvrage d'Augustin Berque est remarquable à tous points de vue. Mais il n'est pas facile de le résumer. L'auteur fournit un exposé savant, rempli de sensibilité et d'empathie et non exempt d'humour, sur la façon dont les Japonais conçoivent et vivent leur milieu naturel. Or, ce sujet est extrêmement complexe. S'appuyant sur les écrits de nombreux auteurs japonais, Berque montre comment la codification des processus naturels a atteint dans la littérature japonaise, depuis les temps anciens, un degré de formalisation extrême à travers des pratiques comme la classification des phénomènes naturels (pluie, brouillard, etc.), la définition de paysages célèbres et les « mots de saison ». Il souligne l'importance de la nature dans la religion, les arts et les pratiques ascétiques, nature modifiée par l'action des humains et dont les éléments peuvent être transposés de leur endroit originel à des lieux construits : c'est le cas des jardins, ces paysages « plus vrais que nature » élaborés à partir d'objets et de processus naturels transportés ou reproduits dans un site nouveau. L'auteur illustre ainsi la relation toujours présente entre ce qu'il appelle l'aspect « topique » des paysages, c'est-à-dire leur singularité, et la dimension « chorétique », c'est-à-dire la transposition d'un endroit à un autre de schèmes formalisés par la pensée et la volonté de domestiquer le milieu, de reproduire les paysages. Au Japon, ce second aspect serait particulièrement poussé.

Mais Berque ne s'en tient pas là. Le traitement du sujet l'amène à examiner la culture japonaise dans son entier, ou plutôt les lignes directrices ou les principes sous-jacents aux différentes manifestations de la culture au Japon. Il aborde la religion japonaise, sorte d'animisme polythéiste et naturaliste. Il analyse aussi la société japonaise, c'est-à-dire la façon dont les relations sociales s'organisent et se vivent au Japon. Il montre comment, dans les relations sociales comme dans le rapport à la nature, les Japonais insistent sur l'interrelation entre les éléments (dans un cas, la nature et la culture, dans l'autre, les personnes) plutôt que sur leur essence intrinsèque. La culture japonaise se situerait ainsi d'emblée dans la relation et dans le lieu de cette relation, en un mot dans le « milieu ». Mais ce parti pris pour l'interrelation, du moins dans le Japon traditionnel, n'aurait pas résulté dans la négation des particularités des éléments mis en rapport. Au contraire, la vision « mésologique » caractéristique de la culture japonaise, tout en affirmant l'impossibilité de l'existence des éléments à l'extérieur du milieu et de la relation, ne postule jamais leur unité totale. Les termes en présence sont dans une tension dynamique, chacun conditionnant l'autre, se transposant même à l'occasion l'un dans l'autre, mais conservant au fond une identité propre. Cette identité, toutefois, n'est pas conçue comme procédant d'une essence autonome : la réalité fondamentale n'est pas dans la nature des termes mais dans leur relation. De là l'importance du contexte, dans tous les domaines de la culture japonaise. Cette importance apparaît peut-être le plus clairement dans la non-utilisation du sujet dans la langue japonaise : c'est le contexte qui définit le sens de la phrase. La culture japonaise peut donc être définie comme culture du « milieu » (qu'il s'agisse du milieu physique en tant que rencontre de la nature et de la culture ou du milieu social), comme culture de la « médiance » (p. 165).

Le développement d'une telle culture a profité de l'orientation vers l'intérieur qui a caractérisé l'histoire du Japon durant la majorité des époques. En sont sortis des codes extrêmement formalisés qui, au cours des siècles, furent disséminés dans toutes les couches de la population. Il en est résulté une homogénéité culturelle remarquable qui, à son tour, a facilité la compréhension immédiate de symboles souvent simplement suggérés, compréhension qui transcende les époques et les classes. Il en est résulté aussi une fusion remarquable des individus dans la nation. Mais cette fusion, lorsqu'elle s'étendit jusqu'à la négation des individus, comme dans la période 1868-1945, a mené à des problèmes énormes : embrigadement, autocratie, élimination par la force de toute forme d'opposition, enfin affrontement avec les États-Unis menant à la guerre du Pacifique. C'est que la synthèse nationale de Meiji a voulu éliminer un des termes de cette tension dynamique tout à fait essentielle au fonctionnement de la culture, même de la culture japonaise : l'individualité. Dans l'art japonais traditionnel, par exemple, les méthodes et procédés étaient fortement codifiés. Il fallait apprendre les façons de faire telles que les maîtres les avaient développées. Mais, une fois ces façons connues, on ne pouvait se limiter à l'imitation des maîtres : il fallait faire jouer ses capacités personnelles de telle sorte que, dans une communion avec la nature (objet de l'art) et avec l'enseignement reçu, on en arrive à une œuvre qui vive d'elle-même. L'œuvre apparaissait donc comme le résultat de la fusion des codes et de la capacité individuelle, même si, théoriquement, l'artiste de qualité était celui qui oubliait son « moi » pour faire corps avec son objet. Car la capacité de s'oublier n'était pas donnée à tous. Sur la base du caractère mésologique de la culture japonaise traditionnelle, Berque en arrive à critiquer l'insistance actuelle de nombreux scientifiques japonais sur le caractère « holiste » de leur propre société, c'est-à-dire sur la fusion des individus dans le groupe, et sur le rejet de l'individuel. Pour l'auteur, cette insistance équivaut au rejet de la tension dynamique et créatrice entre individu et société, tout comme le libéralisme occidental du XIX^e siècle le faisait, mais à l'inverse, en concevant la société comme une conséquence des décisions individuelles.

À travers cet examen de la culture japonaise, Berque en arrive, au chapitre 4, à définir les bases d'une théorie nouvelle de la culture en général. Évitant le raisonnement dualiste caractéristique de la science sociale et de la philosophie occidentales qui pensent leur sujet en termes de dichotomie (sujet/objet, subjectif/objectif, matériel/idéal, forme/substance, individu/société, nature/culture), cette nouvelle conception se situe d'emblée dans le rapport dynamique entre les pôles, mais sans éliminer ce qui fait leur spécificité. Berque suggère de faire une science « du milieu » et de la relation, qui étudie l'interrelation, l'influence et l'interposition des termes. Dans cette science, les relations sont à la fois métaphoriques et causales (le danger est de penser les relations métaphoriques comme relations causales), matérielles et idéelles, subjectives et objectives.

Ce livre est difficile à classer. Berque, géographe de profession, insiste sur l'aspect géographique de l'ouvrage car il traite de problèmes d'espace, de paysages, de milieu, d'écosystème, de relation à la nature. Sans minimiser cet aspect central, je pense qu'il faut souligner la modestie de l'auteur qui, en fait, pose les bases d'un cadre théorique original, bien qu'inspiré de l'œuvre d'autres auteurs (Bourdieu, Jacques Berque, Durand, Piaget, Isobe Tadamasu), applicable à l'ensemble des sciences sociales, au premier chef à l'anthropologie. Berque, entre autres, replace dans son contexte subjectif-objectif et matériel-idéal la recherche du sens que l'anthropologie phénoménologique a tenté de limiter à l'aspect subjectif et idéal.

Il est extrêmement difficile de rendre ici justice à un ouvrage dont l'argumentation est aussi subtile et complexe. Je ne peux m'étendre sur la distinction entre expérience, signification et sens, telle que présentée par l'auteur, ni sur cette pensée mésologique et « trajectrice » qui, sans éliminer les pôles, les appréhende comme complémentaires, en tension permanente, en « trajet » et qui ne les pose pas comme essences en contradiction, éliminant ainsi le danger des classifications dichotomiques chères à la logique scientifique depuis Descartes. Il serait également trop long de présenter en détail le raisonnement extrêmement complexe par lequel l'auteur transcende les oppositions individuel-collectif, subjectif-objectif et nature-culture. On pourrait objecter que le langage utilisé est difficile, rempli de néologismes servant de dénominations à de nouveaux concepts. Mais, à mon avis, la façon dont l'auteur traite le sujet, y compris la définition de nouveaux termes, est nécessaire et l'ouvrage qui en résulte dépasse de loin les

examens antérieurs de la relation nature-culture en général et au Japon en particulier. Il propose une vision de la culture japonaise qui explique nombre de problèmes auparavant insolubles. Cet ouvrage, donc, est remarquable, tant dans son contenu que dans sa forme, et il établit Augustin Berque comme le meilleur interprète du Japon en France et comme un des chefs de file des études japonaises dans le monde, Japon compris.

Bernard BERNIER
 Département d'anthropologie
 Université de Montréal

DE KONINCK, R. et NADEAU, J., éd. (1986) *Ressources, problèmes et défis de l'Asie du Sud-Est*. Québec, Presses de l'Université Laval, 270 p.

Cet ouvrage rassemble quatorze des cinquante-trois communications présentées lors du colloque annuel du Conseil canadien des études sur l'Asie du Sud-Est tenu à l'Université Laval en 1985. La présentation est excellente et il en est de même du contenu de presque tous les articles.

L'ouvrage comporte trois parties. Dans la première, qui s'attache aux aspects culturels, quatre des cinq articles étudient la place de la religion. N. Ganesan montre que l'islam a une signification politique différente dans les deux pays où il est dominant, c'est-à-dire la Malaysia et l'Indonésie. En Indonésie, l'islam joue un rôle politique limité parce que l'État a maintenu l'attitude séculière des colonisateurs néerlandais. Par contre en Malaysia, l'islam, pratiqué par la moitié de la population, est la religion officielle et deux partis politiques cherchent à se l'approprier. Dans les pays où le bouddhisme theravada est dominant, c'est-à-dire en Thaïlande, en Birmanie et au Sri Lanka, les Musulmans ont parfois été l'objet de discriminations; Bruce Matthews montre qu'ils développent maintenant avec plus d'assurance leurs intérêts politiques, sociaux et économiques. En Thaïlande, l'islam s'est adapté de façon remarquable à un milieu bouddhiste, sauf dans l'Arakan et dans la partie méridionale du pays, ce dont traite Hugh Wilson. En fait, en Thaïlande méridionale, le mouvement séparatiste, qui voudrait rattacher les provinces de Yala, Pattani, Narathiwath et Setul à la Malaysia, manque d'unité à cause de la division de son leadership entre la noblesse occidentalisée et les leaders religieux. En Asie du Sud-Est, le christianisme a également sa place. Judith Nagata montre que le fait d'être chrétien facilite l'adaptation des immigrants indonésiens et philippins à la société canadienne, tout en renforçant leur propre identité. L'article de Hélène Legendre se tourne vers le passé hindou de l'Asie du Sud-Est par son analyse de la légende de Rama dans la sculpture des pavillons d'angle d'Angkor Vat.

La deuxième partie se concentre sur les problèmes de développement rural. Trois contributions portent sur la péninsule malaise. À partir d'une analyse détaillée, Susan McLellan examine le rôle de la réciprocité dans l'économie rurale du Kedah. Dans la culture du tabac en particulier, la réciprocité camoufle parfois des relations fondées sur l'exploitation. Shuichi Nagata analyse le lien entre la situation démographique des unités domestiques dans l'organisation de la pêche artisanale du nord-ouest de la péninsule malaise, et il établit une comparaison entre les pêcheurs malais et chinois de la région. L'article de Rodolphe de Koninck en est un d'envergure. L'auteur étudie l'articulation de l'agriculture paysanne aux emplois non agricoles, un sujet qui n'a pas suffisamment été étudié. Scott McDonald analyse l'interaction entre les villageois de Thaïlande du nord et le gouvernement à travers le cas du développement rural; il décrit les problèmes auxquels les villageois font face et les solutions qui y sont apportées. Donald McTaggart analyse la conceptualisation de l'espace à Bali, où les villages de colonisation récente et les zones urbaines, qui sont les moins intégrées aux valeurs balinaises traditionnelles, sont plus valorisées par le nouveau système économique. Les contributions de cette section suggèrent que les problèmes des régions rurales s'aggravent et que les formes locales d'organisation sociale sont menacées.